CASIMIR DELAVIGNE 1793–1843

La Toilette de Constance

Rome.

« Vite, Anna ! vite, au miroir !
Plus vite, Anna ! l'heure avance :
Et je vais au bal, ce soir,
Chez l'ambassadeur de France.

« Y pensez-vous ? ils sont fanés, ces nœuds ;
Ils sont d'hier ; mon Dieu ! comme tout passe !
Que du réseau qui retient mes cheveux
Les glands d'azur retombent avec grâce.
Plus haut !... plus bas... Vous ne comprenez rien.
Que sur mon front ce saphir étincelle.
Vous me piquez, maladroite !... Ah ! c'est bien ;
Bien, chère Anna ! je t'aime ; je suis belle.

« Vite, j'en crois mon miroir,
Et mon cœur bat d'espérance.
Vite, Anna, je vais ce soir
Chez l'ambassadeur de France.

« Celui qu'en vain je voudrais oublier...
Anna, ma robe !... il y sera, j'espère.
Ah ! fi, profane ! est-ce là mon collier ?
Quoi ! ces grains d'or bénits par le Saint-Père !...
Il y sera ; Dieu ! s'il pressait ma main !
En y pensant, à peine je respire.
Frère Anselmo doit m'entendre demain :
Comment ferai-je, Anna, pour tout lui dire ?

« Vite ! s'il venait me voir,
Il me gronderait d'avance.
Vite, Anna ! je vais ce soir
Chez l'ambassadeur de France.

« Quoi de plus doux que ce bruit enivrant
Que ces clartés dont les feux vous inondent,
Et ces transports qu'on excite en entrant,
Et ces regards qui sur vous se confondent !
Plaisirs trop courts ! Anna, pour les sentir
Suffira-t-il d'une nuit tout entière ?
Pressez-vous donc : si je tarde à partir,
Laure avec lui peut danser la première.

« Vite ! il brûle de me voir ;
Prends pitié de sa souffrance.
Vite, Anna, je vais ce soir
Chez l'ambassadeur de France.

« Si tu voyais ces groupes se fuyant,
Se rapprochant pour s'éviter encore,
Lorsque la valse emporte en tournoyant
Un couple heureux, qui s'unit, qui s'adore !
C'est comme un rêve où vos sens éperdus,
Vos yeux mourants confondent les images ;
La terre fuit sous vos pieds suspendus ;
On croit glisser, voler sur les nuages.

« Vite ! il m'entoure en espoir
De ses bras où je m'élance.
Vite, Anna ! je vais ce soir
Chez l'ambassadeur de France.

« Je suis à vous, mon bon oncle, un instant !
Le cardinal va monter en voiture.
Et mon bouquet que j'oublie en partant !
Viens l'attacher : prends garde à ma ceinture.
Un bal ! un bal ! ce soir je vais au bal…
Anna, pardon si j'ai quitté ma place ;
Mais je croyais entendre le signal
Et je dansais : je l'ai vu dans la glace.

« Vite ! un coup d'œil au miroir ;
Le dernier !… j'ai l'assurance
Qu'on va m'adorer ce soir
Chez l'ambassadeur de France. »

Près du foyer, Constance s'admirait :
Dieu ! sur sa robe il vole une étincelle.
Au feu ! courez… Quand l'espoir l'enivrait,
Tout perdre ainsi ! Quoi, mourir ! et si belle !
L'horrible feu ronge avec volupté
Ses bras, son sein, et l'entoure, et s'élève,
Et, sans pitié, dévore sa beauté,
Ses dix-huit ans, hélas ! et son doux rêve.

Adieu bal, plaisir, amour !
On se dit : Pauvre Constance !
Et l'on dansa jusqu'au jour
Chez l'ambassadeur de France.